

Une lecture araméenne du Coran confirmée par le turc

Christoph Luxenberg avait raison. En l'an 2000, ce chercheur allemand avait fait paraître un livre au titre clair et parlant, *Lecture syro-araméenne du Coran. Contribution au déchiffrement de la langue du Coran* ^[1]. Il s'agissait en effet d'apporter des lumières à quelques passages coraniques parmi les centaines qui sont obscurs ou même incompréhensibles. Sur la base de sa connaissance parfaite du syriaque (c'est-à-dire de l'araméen de l'ouest), il s'était rendu compte des solutions quelquefois offertes par une lecture « syro-araméenne » de ces impasses. Historiquement, l'hypothèse répond au fait que le syro-araméen forma la langue dominante du Proche et Moyen-Orient jusqu'à ce que l'Islam impose son arabe. Qu'est-ce à dire ?

On ne possède plus de textes coraniques antérieurs au 9^e siècle (et les quelques fragments datant du 8^e siècle sont en tout cas non accessibles à l'étude), mais on sait que les copies du 7^e siècle ne portaient ni voyelles ni signes diacritiques permettant de distinguer certaines consonnes entre elles. En fait, les signes diacritiques essentiels existaient déjà à l'époque de Muhammad mais ils n'ont pas été utilisés sur les feuillets que 'Umar puis 'Uthman ont trouvés plus tard puis rassemblés en vue d'établir un « Coran ». On le sait par ailleurs, ces feuillets très divers étaient à l'origine de simples préparations faites par le « prédicateur » *nazaréen* des Arabes Qoréchites, ou de rapides mises par écrit de ce qu'il venait de dire : pour se relire lui-même, il n'avait pas besoin d'être minutieux. Si l'on se place face au texte réduit à ses seules consonnes nues (c'est-à-dire face à leur pur « *ductus* » tel qu'il apparaît sur les quelques fragments anciens publiés), il est possible de lire certains mots selon une autre « orthographe », avec des résultats plus ou moins évidents.

L'idée de Luxenberg était de relire certains passages « obscurs » sur la base de ces consonnes nues non seulement en fonction des possibilités offertes par l'arabe classique (tel qu'il est enseigné aujourd'hui) mais aussi de celles de la langue syriaque.

Parmi les exemples donnés, le plus simple est celui-ci : au lieu de lire "ceux qui blasphèment (*lahada*) Nos signes ne Nous sont pas cachés", il vaut mieux lire : "Ceux qui se moquent de Nos signes ne Nous sont pas cachés" (s.41,40 – Luxenberg, p.92) : le verbe syro-araméen *ljez* correspondant avec un autre diacritisme à l'arabe *l-h-d-* est évidemment à préférer.

L'exemple qui nous intéresse est autrement plus important (Luxenberg, p. 102-121). Il se situe dans la sourate *Maryam*, où est question d'abord de l'Annonciation à Marie (c'est-à-dire de l'annonce faite par l'ange Gabriel, qui fut le début de la vie de Jésus en elle), puis de son enfantement. Ce contexte est polémique car il veut répondre aux calomnies traitant Maryam de prostituée, ce à quoi deux versets font allusion :

"Elle dit : Comment aurais-je un fils alors qu'aucun homme ne m'a touchée et que je ne suis pas une prostituée ?" (s.19,20) et "Ils [la famille] dirent : Ô Marie, tu as fait une chose monstrueuse ; sœur d'Aaron ^[2], ton père n'était pas un homme de mal ni ta mère une prostituée" (s.19,27-28).

Ces calomnies n'étaient pas nouvelles, on les trouve par exemple dans des écrits tels que les deux *Talmud*-s (collectés au 3^e siècle) ^[3]. Comment le prédicateur coranique va-t-il y répondre ? En faisant parler Jésus à peine né, de sorte qu'il atteste miraculeusement de la pureté de sa mère. Les Arabes auxquels il s'adresse étaient familiers de ces pieuses élucubrations : dans la populaire *Vie de Jésus en arabe*, Jésus à peine né tient en effet un discours, et l'allusion coranique au palmier qui, à la prière de Jésus, se penche et donne des dattes à Marie (verset 25) fait penser à ce qu'on lit dans le *Pseudo-Matthieu* – sauf que Jésus

1 *Die syro-aramäische Lesart des Koran. Ein Beitrag zur Entschlüsselung der Koransprache*, Berlin, Das Arabische Buch, 2000.

2 Concernant cette appellation de Marie qui a tout à fait du sens en milieu judéo-araméen ancien, voir *Le messie et...*, tome I, p. 17-33.

3 Egalement dans la *Tosefta Hullin*, cf. *Le messie et...*, tome I, p. 205-207, en particulier la note 344.

s'y adresse à Dieu depuis le sein de sa mère : il n'est pas encore né ^[4]. Aucun texte n'est arrivé jusqu'à nous, qui parle exactement comme dans ce passage où Jésus nouveau-né justifie sa mère d'abord pour elle-même (verset 24), puis aux yeux des membres de la famille (versets 30 à 33). Un tel texte a cependant certainement existé, au moins dans le cadre des polémiques entre juifs *nazaréens* et *rabbiniques* appelés *yahûd* dans le Coran. Et les auditeurs arabes de ces exhortations « coraniques » étaient évidemment au courant des dénigrement à l'égard de Marie colportés par certains milieux juifs ; sans cela, tout ce vaste passage n'aurait d'ailleurs pas de sens pour eux ^[5]. Néanmoins, un verset devait manquer décidément de sens, selon la lecture et la compréhension qu'on en donne habituellement :

"Alors, il s'adressa à elle *d'au-dessous d'elle (tahti-hâ)* [et dit]: Ne t'attriste pas ! Ton Seigneur a fait (= mis, *ja'ala*) *au-dessous de toi (tahta-ki)* un ruisseau (*sariyan*)" (s.19,24).

Admettons qu'il soit « normal » qu'un nouveau-né s'adresse à sa mère (et ensuite à tous les gens présents). Il reste encore deux absurdités : que fait Jésus *au-dessous d'elle* alors qu'il devrait être dans les bras de sa mère Jésus – et spécialement pour lui parler ? Le terme *tahti-hâ* doit être mal compris. Et surtout, en quoi un *ruisseau* coulant là où se trouve l'enfant consolerait-il Marie et la justifierait-il à ses propres yeux ? Cela n'a pas de sens. Des commentateurs chiites s'en étaient rendu compte et avaient cherché (pour ce passage comme pour d'autres) une étymologie selon leur langue persane pour remplacer le sens de « ruisseau » : *sariyy* signifierait *élevé, noble* (de *sar, tête, chef*), de sorte que le verset dise : *Ton Seigneur a mis au-dessous de toi quelqu'un de noble*. Mais cela n'a encore guère de sens. L'erreur de lecture est plus profonde, et Tabari, dont le Commentaire du Coran (ou *Tafsir*) est devenu **la** référence en islam quoiqu'il fût un chrétien ayant renié sa foi, a bien compris le sens (XVI). Si l'on donne les pures consonnes du mot « ruisseau » (*sry* de *sariyan*) à lire à un araméen ou à un syriaque, il lira spontanément l'adjectif *šariyâ*, ce qui change tout :

"Alors il s'adressa à elle aussitôt après avoir été enfanté [et dit]: Ne t'attriste pas ! Ton Seigneur a fait (= rendu, *ja'ala*) le fruit de ton enfantement légitime (*šariyâ*)" (s.19,24).

Le dernier mot est capital, explique Luxenberg s'appuyant sur Tabari.

Or, **une traduction traditionnelle en turc (diffusée par la DİB) donne exactement ce sens-là !** On y lit en effet : "Onun altından bir ses kendisine şöyle seslendi : *Sakin üzülme, Rabbin, içinde bulunanı şerefli kılmıştır* " c'est-à-dire "Du bas d'elle, une voix disait à elle : *ne t'afflige pas du tout, ton Seigneur a rendu honnête ce qui se trouvait en toi*" (19,24).

Evidemment, ce Coran turc est obligé de mentionner en bas de page la lecture habituelle, en expliquant : "**Quelques commentateurs** ont compris ce passage de la manière suivante : *Ton Seigneur a fait sortir au-dessous de toi un ruisseau*" ^[6]. La remarque exprime combien le traducteur turc est sûr de son fait, même s'il est obligé de s'écarter du texte tel qu'il apparaît dans l'édition arabe standard de 1924.

La lecture de ce verset selon l'araméen ne peut plus être mise en doute. Elle n'est évidemment pas sans conséquences, d'autant plus que tout le passage de la sourate *Maryam* et bien d'autres du Coran indiquent un contexte religieux et culturel arabo-araméen, aussi bien du côté des destinataires des prédications que de celui de leur metteur. Luxenberg avait raison, même si le texte coranique n'est pas la traduction d'un ou de plusieurs écrits araméens : les feuillets qui vont le constituer sont simplement des mises par écrit émanant de quelqu'un dont la culture est d'abord orale... et araméenne.

On peut certes imaginer que « Dieu » pense en araméen. Et si ce n'est pas « Dieu », c'est quelqu'un qui est situé non au sud mais au nord de la péninsule arabique, là où Arabes et Araméens cohabitent. Donc assurément pas dans la région dite « mecquoise ».

[Page d'accueil](#)

4 *Pseudo-Matthieu* – un pieux écrit araméen connu en Occident par une traduction latine, chap. 20.

5 Tout cela fait très difficilement d'eux des « polythéistes », comme le veulent les « récits » musulmans publiés deux siècles après les débuts de l'islam, après une longue fabrication.

6 Bazı müfessirler bu cümleyi : "Rabbin senin altından bir su arkı meydana getirdi" şeklinde anlamışlardır (p.305).